

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME SEPTIÈME

1888

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE

65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

PARIS

G. MASSON, LIBRAIRE

20, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1888

SOCIÉTÉ
D'ANTHROPOLOGIE
DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

LXXI^e SÉANCE. — 7 Janvier 1888.

Présidence de M. le D^r GAYET, Président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

DISCOURS DE M. LE D^r GAYET

— Président sortant —

MESSIEURS,

C'est pour obéir à une loi en quelque sorte nécessaire, que, toutes les fois qu'ils se groupent pour une action commune, les hommes éprouvent à certaines époques le besoin jeter leur regard en arrière, de détailler le chemin parcouru, de chercher dans leur passé une leçon utile pour leur avenir. Le commerce intellectuel est comme l'autre, il a besoin de s'inventorier; de savoir si l'année écoulée l'a enrichi ou appauvri, et il est rare qu'il ne tire pas de cette opération, soit un enseignement, soit une rectification, soit un nouvel élan.

Vous confiez, tous les ans, à votre Président sortant le soin d'établir cette sorte de bilan, et vous lui tracez ainsi la tâche qui est aujourd'hui la mienne. Je prétends la remplir, et c'est à mon avis la seule manière de le faire utilement, avec la justice et toute l'impartialité désirable, sans exclusion, bien entendu, le plaisir que

je pourrai avoir à triompher avec vous des succès de notre œuvre, et de ceux des membres qui y concourent.

Une société, quel que soit du reste son but, affirme sa vitalité par quatre sortes de témoignages. D'abord par le nombre et l'étendue de ses travaux, puis par l'éclat de ses discussions, ensuite par ses rapports sociaux et enfin par son recrutement et la valeur personnelle de ses membres. Eh bien, sous ces quatre rapports, j'ai la satisfaction de vous le dire, la *Société d'anthropologie de Lyon* a, pendant l'année 1887, montré autant d'activité que pendant les années précédentes et donné autant de gages de sa prospérité. Pour vous le démontrer je n'ai qu'à la suivre pas à pas, dans ses quadruples manifestations auxquelles je viens de faire allusion. Commençons par ses travaux.

Vous ne vous étonnerez pas de les trouver dans des directions très variés, puisque l'étude de l'homme est de sa nature infiniment multiple; les uns toucheront directement à la personnalité humaine, les autres l'étudieront dans ses origines, son histoire, sa vie sociale, d'autres enfin le contempleront dans ses rapports avec le reste de la nature et nous pourrions multiplier encore les divisions sans atteindre le fond d'un sujet aussi varié.

En analysant notre œuvre de 1887, je vois que je pourrai grouper en trois parties les sujets qui y sont traités: ceux qui s'occupent de l'homme en lui-même, ceux qui touchent à certaines de ses conditions sociales, ceux enfin qui se rapportent à son histoire.

Dans le premier groupe figurera le mémoire de M. Debievre sur la question de savoir si la *droiterie* et la *gaucherie* sont de nature nativistique ou empiristique, suivant la terminologie allemande, ou, en d'autres termes, si l'usage de la main droite est inné ou acquis.

Sous une apparence un peu vaine au premier abord, cette question soulève de très gros problèmes d'anatomie et de physiologie, et notre collègue nous l'a bien montré par la rigueur et l'étendue de son travail. En le suivant pas à pas dans ses laborieuses recherches nous avons bien vite reconnu que ce n'est pas une petite affaire de mesurer et de peser des bras, et ainsi s'explique la minu-

tieuse description qu'il donne de ses procédés, ainsi que la multiplicité des chiffres, qui font de ce travail un mémoire à consulter. Mais notre collègue va plus loin, et abordant les critiques des opinions diverses il examine successivement ce que j'appellerai la théorie de l'irrigation; soit que celle-ci se fasse plus largement dans l'hémisphère gauche et agisse ainsi par l'intermédiaire d'un centre nerveux, soit qu'elle s'établisse plus généreusement dans le membre supérieur droit que dans le gauche. Enfin abordant la théorie dite nerveuse, M. Debievre pénètre à pleine voile dans les arcanes de cette physiologie cérébrale encore si obscure, où je n'ose me hasarder à le suivre, et où il semble manœuvrer à l'aise, grâce à son érudition et à ses connaissances spéciales. Bref, après avoir tout bien pesé, il se range à l'idée que la *droiterie* est empiristique et désormais son opinion pèsera d'un grand poids dans la balance.

L'homme, Messieurs, est un être admirablement souple, et capable de se prêter à d'énormes variations dans le milieu où il est appelé à vivre. Jusqu'à quel point peut-il changer complètement ce milieu et vivre dans l'eau? C'est ce que notre collègue le professeur Lacassagne va nous dire dans son étude sur la *Submersion expérimentale*. En 1885, un plongeur émérite vint donner des représentations à Lyon, vite la curiosité de notre confrère est éveillée, et vous le connaissez tous assez pour savoir, qu'une fois éveillée elle doit être satisfaite. Voilà donc le capitaine James au laboratoire de la Faculté de médecine, plongé dans une baignoire, en sortant rouge, à demi suffoqué, mais pénétré de la reconnaissance qu'il doit à la science représentée par notre aimable collègue. En attendant, celui-ci a appris et nous le répète, que l'homme, fût-il l'homme-poisson, ne vit pas plus de quatre minutes et demie dans l'eau, qu'il continue d'y faire de vingt à vingt-deux mouvements respiratoires par minute, que les battements de son cœur y faiblissent, qu'enfin, la vie s'entretient parce que la respiration peut s'alimenter avec de l'air ingurgité dans l'estomac avant l'immersion. Il faut relire cette observation pour en bien comprendre l'importance, il faut juger l'emploi judicieux des instruments de précision et les déductions rigoureuses tirées de leur

emploi, pour être sûr de la valeur qu'elle aura désormais, toutes les fois qu'il s'agira de la submersion en médecine légale.

Travaillant dans un autre ordre d'idées, et frappé de la façon dont les passions marquent de leur sceau notre physionomie et profitant des importantes ressources que lui ménage son service hospitalier, notre collègue M. le professeur Pierret a eu l'idée de grouper ensemble des représentations photographiques d'un certain nombre d'aliénés. Ceux qui y ont assisté, ne sauraient oublier la séance pendant laquelle ont passé sous leurs yeux, dans de très belles projections, ces séries de figures tourmentées par les passions tristes ou méchantes, ou passivement dilatées par l'expression d'une joie ou d'une béatitude inconscientes. Un intérêt poignant jaillissait de lui-même de cette démonstration, et il aurait fallu ne pas être homme soi-même, pour n'être pas impressionné en voyant de quelle main puissante et impitoyable, le sentiment, la passion, l'idée, pétrissent la matière dont nous sommes bâtis. C'est là une impression que vous trouverez peut-être trop sentimentale pour être scientifique, mais outre qu'elle est vraie parce que je l'ai éprouvée, elle ne nous empêche pas d'analyser et de chercher par quelles voies cheminent les impressions avant d'arriver aux muscles qui les expriment, d'apprendre d'où elles partent, le temps qu'elles demandent pour rendre rigides et définitives les impressions qui restent d'ordinaire superficielles et fugaces chez l'homme sain d'esprit.

Je ne voudrais pas m'aventurer sur un terrain trop peu sûr pour moi et je me bornerai à prier notre savant aliéniste de bien vite nous dire quelles conclusions nous aurons à tirer de sa communication.

Je rattacherai à l'ordre d'étude dont je vous donne actuellement l'analyse, le travail de M. le docteur Charvet sur la *Présence du fluor dans les os modernes et les os anciens*.

Notre zélé collègue, après avoir recueilli des débris osseux de provenance bien connue au point de vue chronologique, a voulu vérifier une assertion produite déjà en 1854 par MM. l'abbé Cochet et Émile Marchand, pharmacien, à savoir : que le fluor tendait à diminuer dans les os des modernes. Rien dans les résultats

obtenus par M. Charvet en collaboration avec M. Baboïre, pharmacien à Grenoble, ne me paraît de nature à confirmer l'opinion des investigateurs normands. La question reste donc ouverte; elle mérite d'être reprise à fond avec toutes les ressources de la chimie pure et en dehors des préoccupations pharmaco-thérapeutiques qui ont paru influencer les premiers chercheurs.

Si maintenant, quittant notre premier terrain, nous abordons l'homme à l'état social, nous verrons que, sous cet aspect il a fait l'objet de l'attention de la Société d'anthropologie. C'est à l'infatigable activité de notre collègue M. Lacassagne que nous en devons la preuve dans ses deux mémoires intitulés : *De la population spécifique de la ville de Lyon* et *De la natalité à Lyon*.

Dans les premières, M. Lacassagne, après avoir résumé un travail semblable présenté à la Société de médecine par M. Rollet, en 1874, en rapproche les résultats de ceux qu'il a obtenus lui-même en 1886, si bien que l'œuvre nouvelle offre l'avantage d'une comparaison entre ce qui est aujourd'hui et ce qui était il y a treize ans, et montre les différences que peut apporter ce laps de temps dans la densité de la population d'une grande ville.

Messieurs, les travaux comme ceux dont je parle ne s'analysent pas; les tableaux où s'alignent des chiffres obtenus après de patientes et minutieuses recherches ne se résument pas et votre œil serait tenté de les parcourir distraitemment peut-être, si vous n'étiez disposés à vous rappeler qu'ils sont toujours le fruit d'un énorme travail, utilisant les ressources d'une civilisation achevée. Les œuvres de statistique aussi bien faites que celles qui figurent dans nos annales ne sauraient se trouver que dans les villes les plus avancées des pays les plus instruits.

De la démographie à l'histoire nous trouverons une transition toute naturelle dans les études de M. Charvet sur les *Mors de chevaux*, étude qui nous montre que c'est aux temps les plus reculés que l'homme doit faire remonter sa plus noble conquête et que dès le début il sut à la fois se l'asservir et en user. Notre vaillant collègue, et vous comprenez bien que je ne me sers pas au hasard de l'épithète, a choisi comme sujet de ses préoccupations favorites l'instrument qui nous renseigne le mieux sur le génie humain,

fait à la fois de ruse ingénieuse, d'audace persévérante et de force implacable.

M. Depéret, à son tour, nous apprend que dans la région sud de notre pays et nord du bassin de la Méditerranée, l'homme ne rencontrait pas seulement le cheval, mais qu'il y trouvait encore un hôte probablement aussi incommode que de nos jours, le singe macaque. Dans ce mémoire très substantiel, et modèle de méthode et de précision scientifique, l'étude d'une mâchoire et d'une molaire mène à une conclusion à mon avis irréfutable.

Enfin nous devons à M. l'abbé Berroud un *Mémoire sur un cimetière gallo-romain fouillé à Toussieux (Ain)* qui ajoute un renseignement de plus à ceux que nous possédons sur notre région, et a amené au sein de la Société une discussion sur la véritable signification de ces pierres percées, que quelques-uns considèrent comme des amulettes et d'autres comme des armes ou des insignes de commandement. Dans le même ordre d'idée je vous parlerai des *Antiquités mégalithiques de l'île de Bornholm*, résumé par M. Chantre, s'il ne me semblait nous intéresser davantage au point de vue de nos relations que de nos travaux.

Nous allons maintenant entrer dans le domaine de l'ethnographie avec le mémoire de MM. Bertholon et Lacassagne, qui, sous le titre modeste de : *Quelques renseignements sur les habitants de la Kroumirie*, nous donnent des détails très complets sur la physiologie physique et morale de ces races jusqu'ici peu connues. Dans un autre travail intitulé *Notice sur la race atlantique*, les mêmes auteurs tendent à démontrer que les deux rives de la Méditerranée ont été habitées par des gens de même race; ils en voient la preuve dans une communauté de noms qu'ils établissent sur une savante philologie à laquelle, pour ma part, je ne saurais faire aucune objection ni fournir aucun appui. Ces gens de races adamantique, auraient ensuite été refoulés par des Aryens jusque dans le Sahara lui-même, laissant cependant dans notre pays, comme des îlots au milieu d'un océan, des groupes représentants de leur type.

J'arrive enfin, et c'est par là que je terminerai, à l'important travail que M. Houssay a consacré à l'étude des races humaines en

Perse. Qui, mieux que notre jeune et brillant collègue, pouvait aborder un problème plus intéressant et plus ardu ? Membre d'une mission désormais historique, il a pénétré au cœur de ce vieil empire Persan dont la place se fait chaque jour plus grande, à mesure que s'accroissent les découvertes de l'histoire. Il l'a parcouru dans tous les sens et il a vécu côte à côte avec ses habitants, quelquefois bienvenu parmi eux, mais souvent aussi suspect, et l'objet de cette défiance stupide qui a souvent permis que l'ignorance donnât à la science des héros et des martyrs. C'est sur le territoire de cette vieille Suse, où il aidait à mettre au jour les merveilles du palais de Darius, et dans cette population, timide, craintive et dégénérée, à la face aplatie, au nez écrasé, aux larges pommettes, aux lèvres épaisses, à la peau foncée, qu'il a cru voir la population primitive de la Perse, une population négrite parente de celle de l'Inde, des bords du golfe Persique et de la mer Rouge. Placée dans cet espèce de grand détroit formé par la Caspienne et le fond du golfe Persique, elle devait être foulée tour à tour, soit par les peuples venus de l'Arménie, de l'Asie Mineure, voire même de la Grèce, soit par les hordes innombrables des Mongols orientaux. Le problème est de savoir qui, des Aryens ou des Touraniens ont le mieux marqué leur empreinte et laissé le plus de rejetons. M. Houssay croit que les Touraniens ont été prépondérants, tandis que les Aryens sont restés confinés dans la région montagneuse qui se trouve à l'occident, où leur type s'est conservé.

Ces opinions et bien d'autres idées secondaires sont appuyées par des observations dont la précision ne laisse rien à désirer ; et si leur nombre restreint n'obligeait à quelques réserves, elles satisferaient complètement l'esprit. Quel que soit le sort réservé à cette question ethnographique, le travail publié dans nos annales marquera sa place et sera toujours consulté. Au point de vue de la méthode, des démonstrations et de la prudente réserve des conclusions on ne saurait mieux faire. Que notre confrère me pardonne si dans une brève analyse j'ai bien imparfaitement rendu ses idées : je suis prêt à reconnaître mon insuffisance en pareille matière et ne saurais mieux faire que de vous engager à relire et à méditer sa brochure.

Vous le voyez, Messieurs, l'œuvre de la Société d'anthropologie a été considérable cette année. Pourrais-je en dire autant de ses discussions ?

Une seule a pris une réelle extension, c'est celle relative à l'usage de la main droite. Les autres se sont bornées à des échanges d'observations qui, pour n'être pas sans valeur, ne sauraient être regardées comme des chocs d'opinions capables de faire jaillir la lumière. Il m'est peut-être permis, en quittant ce fauteuil, de signaler comme cause de cette disette, le peu de hâte des auteurs à faire inscrire leurs communications. Si nos ordres du jour étaient plus chargés, s'ils portaient plus longtemps d'avance la mention des sujets qui doivent être traités, peut-être, après y avoir plus longtemps réfléchi, les membres de la Société seraient-ils plus disposés à les discuter.

Je vous ai dit, Messieurs, que les relations jouaient un rôle important dans la valeur des sociétés. En effet, il est d'elles comme des hommes, plus leurs relations sont étendues, multipliées et considérables, plus leur rôle grandit; ce serait presque une naïveté d'insister. Or sur ce point, la *Société d'anthropologie de Lyon* a peu de chose à désirer. Toutes les séances, vous en voyez la preuve dans ce monceau de publications de toute nature et de tout format qui couvre votre table et atteste l'empressement avec lequel tous ceux qui s'occupent de la science de l'homme veulent correspondre avec vous. Parfois aussi ce sont les maîtres de notre science qui veulent vous faire hommage de leurs œuvres et vous ne me pardonneriez pas, si je ne vous rappelais ici le don généreux que vous a fait notre éminent secrétaire général, du magnifique ouvrage qu'il a publié sur le Caucase. Tous les ans, à pareille époque, sa modestie est mise à une rude épreuve; mais ne dois-je pas faire comme mes prédécesseurs, et le remercier du lustre que ses travaux jettent sur nous, alors qu'il vient de les couronner par la publication d'une œuvre dans laquelle la beauté de la forme le dispute à la valeur du fond; d'une œuvre qui place son nom au rang de ceux des plus illustres missionnaires de la science anthropologique ?

Si nos relations sont satisfaisantes par leur nombre, leur étendue et leur variété, elles ne le sont pas moins par leur nature. Il

n'est pas rare, vous le savez, que dans la sphère des échanges il y ait un obligé et un obligé, un qui donne et un autre qui reçoit, un protecteur et un protégé. Ayant de vous-même une juste estime, vous n'avez jamais accepté le second rôle, et tout en gardant pour les autres une juste attitude, également éloignée de la morgue envieuse et de l'obséquiosité, vous avez en diverses circonstances réclamé la place qui vous appartient.

Récemment, vous vous en souvenez, vous avez dû repousser des propositions relatives à l'Exposition de 1889, qui tendaient à vous appeler à la peine mais à vous exclure de l'honneur, et cette digne attitude a eu pour résultat immédiat de modifier les projets et d'appeler au sein de la Commission organisatrice officielle M. Chantre comme votre représentant. C'est là un résultat qui a sa valeur et dont vous avez le droit de vous réjouir.

J'en aurai fini avec ce chapitre, lorsque je vous aurai dit, que vous ne pouviez rester indifférents à un fait qui intéresse les origines historiques de notre pays, et que pour le prouver vous avez fait insérer dans vos annales le décret déclarant expropriation pour cause d'utilité publique des monuments mégalithiques de Carnac. C'est là un acte de haute intelligence et de scientifique prévoyance; dû à l'initiative d'Henry Martin, il recevra l'approbation de tout ce qu'il y a d'éclairé dans le pays; la vôtre se sera manifestée d'une façon éclatante et digne de vous.

Il me reste maintenant à remplir la partie la plus agréable de ma tâche, celle qui consiste à saluer ceux de nos collègues qui sont venus depuis cette année s'associer à nos travaux. Vous les connaissez: c'est d'abord M. Houssay, dont les titres vous sont trop connus pour que je vous les rappelle ici; il vous a payé sa bienvenue en vous offrant le beau travail que j'ai essayé d'analyser brièvement. Puis c'est M. le professeur Raph. Dubois, qui vient, je suis heureux d'être encore là pour vous l'annoncer, d'être l'objet d'une des plus hautes distinctions de l'Institut et qui a pris place parmi nous, juste pour nous permettre de nous glorifier de l'honneur qui lui a été fait.

Vous vous êtes encore attaché comme honoraires ou correspondants MM. Cartailhac, de Seidlitz, directeur de la *Statisti-*

que à Tiflis, le général Komaroff, l'auteur d'une des plus grandes œuvres civilisatrices des temps modernes : j'ai nommé le chemin de fer transcasprien.

Pourquoi faut-il que des vides se soient faits dans nos rangs par le départ de MM. Depéret, Pélagaud et Debierre; pourquoi faut-il que la mort soit venu saisir un de nos plus jeunes et de nos plus laborieux collègues, le docteur Rochas, à la mémoire duquel j'adresse en votre nom un sympathique et respectueux souvenir?

MESSIEURS,

En constatant l'activité que vous avez déployée dans toutes les directions, les progrès que vous avez faits, pendant une présidence dont je vous avais annoncé l'insuffisance, hélas ! trop notoire, avec quelle confiance ne remets-je pas la direction de vos séances au successeur que vous m'avez choisi ! Vous le connaissez déjà comme président. Vous avez pu dans maintes circonstances apprécier sa courtoisie, sa fermeté, sa profonde érudition et le zèle qui l'attache à tous les sujets qui vous intéressent; il dirigera nos délibérations stimulera notre activité, et vous verrez sous sa présidence la *Société d'anthropologie* acquérir un nouveau lustre. Pour moi après avoir cordialement remercié tous les membres du Bureau qui m'ont rendu ma mission si facile, je vais reprendre dans vos rangs la modeste place qui me convient, avec le souvenir du grand honneur que vous m'avez fait et la reconnaissance sincère que je vous dois.

DISCOURS DE M. CORNEVIN

— Président pour 1888 —

MESSIEURS,

Quand vous m'avez fait l'honneur de m'élire à la présidence de la *Société d'anthropologie de Lyon*, vous avez été certainement guidés par un sentiment de sympathie envers moi dont je vous suis très reconnaissant. J'aime pourtant à me persuader qu'il

y a eu encore un autre mobile à votre vote, je veux y voir la preuve de l'importance que vous attachez à la science que je suis chargé de professer à l'École vétérinaire, la zootechnie. Vous avez sans doute voulu témoigner clairement, formellement, que cette science a rendu et pourra rendre encore des services à l'anthropologie et resserrer plus fortement les liens qui unissent ces deux branches de la biologie. C'est ainsi que j'interprète vos suffrages, et loin de m'en trouver amoindri, je me félicite très vivement qu'ils aient cette signification.

Si telle a été votre pensée, permettez-moi de rechercher en ce moment si vous avez été bien inspirés.

Il serait fort inutile, à Lyon surtout, d'insister sur le grand secours que chaque branche des sciences biologiques et médicales a retiré de l'expérimentation sur les animaux. La physiologie brillant de l'éclat le plus vif, la thérapeutique régénérée, la toxicologie créée comme science autonome, la pathologie comparée répandant des clartés nouvelles et inattendues sur l'étiologie, la marche et la prévention des maladies contagieuses, ne sont-elles point le témoignage irrécusable de la sûreté de la méthode expérimentale et des bénéfices réalisés par son emploi?

L'anthropologie étant l'histoire naturelle de l'homme, n'est-il pas de toute évidence que la même méthode doit être utilisée dans cette étude et que des résultats identiques en consacreront l'usage? Cette manière de voir n'est pas nouvelle. Buffon la préconisait implicitement quand il déclarait que « sans les animaux, la nature de l'homme serait encore plus incompréhensible », et il l'appliquait dans ses recherches sur l'hybridation et le croisement.

Or, qu'est-ce que la zootechnie? Pratiquement, c'est la science relative à la production et à l'exploitation du bétail; philosophiquement, c'est de la zoologie expérimentale.

Il y a peu de temps qu'on l'envisage ainsi, et semblable en cela à l'anthropologie, la zootechnie est une branche des sciences naturelles qui a récemment conquis son autonomie. Longtemps confondue avec l'hygiène dans l'enseignement vétérinaire, elle n'a été réellement émancipée que du jour où l'on a compris qu'elle ne peut être cultivée avec fruit que si une ferme expérimentale, sorte

de grand laboratoire, est annexée à la chaire où on la professe. Qu'on me permette de saluer au passage la mémoire d'un homme dont le nom continue à être dignement et vaillamment porté à Lyon, de H. Rodet, qui fut l'instigateur de cette mesure pour les Écoles vétérinaires.

On comprend de suite comment dans ces fermes la zoologie devient expérimentale. En effet, le zootechniste prend l'animal domestique à sa naissance, il le suit dans son développement, raccourcit ou prolonge son allaitement, le soumet à des conditions préméditées de gymnastique organique, d'alimentation, de température, surveille et dirige à son gré les accouplements quand le moment en est venu. Sa main est là toujours agissante dans un sens voulu, déterminé à l'avance; les variations obtenues sont soigneusement notées et les efforts nécessaires sont tentés pour fixer ces variations si elles sont utiles à l'industrie de l'élevage ou simplement à la solution de questions controversées. Les espèces animales domestiques sont nombreuses, de malléabilité inégale, elles appartiennent à des classes et à des ordres zoologiques différents, les générations pour quelques-unes se succèdent rapidement; aussi quel vaste champ d'étude et comme Darwin fut heureusement inspiré quand il dirigea son puissant esprit d'investigation de ce côté!

C'est en grande partie en s'appuyant sur ses observations zootechniques, en méditant sur leur signification, en les comparant aux découvertes des paléontologistes et des naturalistes voyageurs qu'il a conçu la doctrine de l'évolution et qu'il a ainsi imprimé une secousse sans pareille aux sciences naturelles.

Dans le domaine de l'anthropologie pure, les résultats des études zootechniques ne se sont pas fait attendre davantage; laissez-moi appuyer cette assertion de quelques exemples.

On discutait depuis longtemps sur la consanguinité: les uns la chargeaient des méfaits les plus graves vis-à-vis de la pauvre humanité, lui attribuant une puissance propre, quelque peu mystérieuse mais sûrement néfaste; les autres la disaient inoffensive et citaient des cas où des familles, des tribus, des peuples même s'étaient maintenus à un niveau élevé de vigueur intellectuelle et

physique, malgré la consanguinité et peut-être à cause d'elle. Les controverses menaçaient de s'éterniser quand l'apport par M. Sanson d'observations nombreuses, très précises, empruntées à la pratique zootechnique, a clos définitivement le débat. Avec la netteté et la brutalité des faits expérimentaux, ces observations ont mis hors de discussion que par elle-même, la consanguinité n'est ni bonne ni mauvaise, mais qu'elle est l'une ou l'autre suivant l'état des deux reproducteurs en présence, parce qu'elle n'est qu'un mode, qu'une manifestation de l'hérédité.

Le problème de la formation des variétés et des races est l'un de plus intéressants, des plus passionnants qui puissent se poser à l'esprit humain, puisqu'il touche à la grave question du monogénisme ou du polygénisme. Si l'on pouvait surprendre une variété ou une race en état de formation à notre époque, si l'on avait des renseignements qui puissent mettre sur la piste du mécanisme de cette formation, n'aurait-on pas du même coup prouvé qu'un type nouveau peut dériver d'une forme préexistante et distincte ?

On connaît les facteurs qu'invoque l'école transformiste pour expliquer la dérivation des types : temps, milieu, sélection naturelle.

Mais on est forcé de l'avouer, ces causes dont il ne faut méconnaître ni la réalité ni la puissance, n'expliquent pas tout et des circonstances se présentent qui en démontrent l'insuffisance. Où donc se prendre ?

Ce n'est pas seulement après sa naissance que le sujet est influencé par le milieu, pendant la vie intra-utérine il subit aussi des influences qui le modifient plus profondément encore, sans doute parce que sa malléabilité est plus grande à ce moment. Il sort parfois de l'utérus maternel avec des caractères différents de ceux de sa race, il est *transformé* le plus souvent par arrêt de développement de quelque partie, d'autres fois par dédoublement.

La zootechnie, par des observations irrécusables recueillies en diverses régions du globe, a montré que de telles particularités dites tératologiques, telles que présence d'un cinquième doigt aux

pattes des gallinacés, absence de conque auriculaire à la tête des moutons, de cheville osseuse capable de supporter la corne chez les taureaux, se reproduisent par hérédité et que l'on peut créer ainsi une race de poules à cinq doigts, de moutons sans oreilles et de bœufs sans cornes.

La preuve est donc faite, il faut attribuer désormais aux modifications intra-utérines une part très importante dans la création de nouvelles races et se mettre à la poursuite du déterminisme de ces modifications. Toutes assurément ne sont pas transmissibles, mais il en est plusieurs pour lesquelles le doute n'est plus possible.

Cette preuve faite, on s'est demandé alors si l'intervention humaine serait capable, à elle seule, de produire de pareils résultats, si l'ablation, par l'instrument du chirurgien, de tel ou tel organe, ablation répétée sur une suite de générations, finirait par amoindrir ou par faire disparaître la partie attaquée. Les zootechnistes ont démontré que c'est en vain qu'on s'acharne sur ces parties, qu'on les mutile et qu'on les ampute, elles réapparaissent toujours avec leurs caractères primitifs. Mais en même temps qu'ils démontraient l'impuissance du traumatisme dans la production de formes nouvelles, ils faisaient voir les modifications qu'éprouve l'organisme par l'emploi persévérant des méthodes basées sur la gymnastique, les limites dans lesquelles se maintiennent ces modifications, les merveilleux résultats obtenus sur la production de lait, de la chair et de la graisse, de la vitesse, de la taille, etc. Mettant en regard de la malléabilité de quelques parties, la fixité d'autres régions, ils ont montré le sens dans lequel se font les mutations, confirmé les lois du balancement organique et de la convergence et tracé ainsi une page sérieuse d'anatomie philosophique.

Puisque j'en suis sur ce point, je rappellerai que ce sont les observations faites sur le bétail qui ont prouvé l'influence de la nourriture sur l'évolution des dents de remplacement et donné la raison de faits considérés, jusque-là, comme accidentels ou anormaux.

Quelle lumière les opérations de sélection, de croisement, de métissage, d'hybridation, n'ont-elles pas jeté sur l'hérédité? Faut-

il dire aussi qu'en tâchant de débrouiller les origines de la domestication des animaux et de connaître l'ordre dans lequel elle s'est effectuée, les zootechnistes ont cru écrire une page, très modeste j'en conviens, mais non sans utilité, de l'histoire des débuts de la civilisation ?

Vous aviez tous ces faits présents à l'esprit, et votre bienveillance, Messieurs, m'en a fait bénéficier. Peut-être même n'avez-vous pas envisagé seulement le passé, mais encore l'avenir. Il est en effet un moyen d'étude qui soulève quelques réserves parmi les travailleurs, c'est la craniométrie. Plusieurs d'entre vous, je le sais par leurs confidences amicales, se demandent si l'anthropologie en retire un bénéfice en rapport avec le temps qu'elle exige, s'il n'y a point exagération dans le nombre des mensurations recommandées, si l'on ne se noie pas dans les détails et si l'on n'oublie pas trop de subordonner les mesures les unes aux autres. Ils ne sont point éloignés de penser qu'une étude de craniométrie comparée, poursuivie sur les divers groupes d'animaux domestiques, depuis les plus élevés jusqu'aux oiseaux de basse-cour, serait fort utile, qu'en montrant le sens dans lequel la tête se modifie par suite de la présence d'appendices tels que cornes, loupes, crêtes, etc., on découvrirait probablement cette loi de subordination qu'on réclame et on arriverait à pouvoir faire l'élagage de ce qui ne serait qu'encombrant. Nous enregistrons avec empressement ces remarques et le vœu qui en découle.

Après vous avoir adressé mes plus vifs remerciements, je me fais, Messieurs, votre interprète pour payer notre commune dette de reconnaissance à M. le docteur Gayet, qui a dirigé avec tant d'autorité nos débats pendant l'année qui vient de s'écouler. Son nom va s'ajouter à la liste de nos prédécesseurs dans ce fauteuil, et quand je la parcours, cette liste, je me sens ému.

Pourtant j'aborde mes fonctions sans crainte. Comment en aurais-je quand je me sens entouré des vice-présidents que vous m'avez donnés pour collaborateurs, quand l'expérience m'a appris que l'activité jamais ralentie de notre Secrétaire général m'épargnera toute préoccupation pour la préparation de nos séances et lorsque je connais le zèle des secrétaires annuels et des autres

membres du Bureau? Mais ce qui me rassure par-dessus tout, c'est votre attachement, mes chers Collègues, à la science que nous aimons ensemble et votre ardeur dans la recherche de la seule chose qui vaille qu'on la poursuive, la vérité.

CORRESPONDANCE ET NOUVELLES

Frix Godard. — La *Société d'anthropologie de Paris* a décidé, sur le rapport d'une commission composée de MM. Lagneau, Ploix, Sanson, Mondières et Manouvrier, de décerner le prix Godard, d'une valeur de 500, francs à M. le D^r Maurel, médecin de la marine, pour ses *Recherches anthropologique sur le Cambodge*.

Un rappel de médaille de bronze est aussi décerné à M. le D^r Atgier, médecin-major, pour son travail sur la *Géographie médicale du Morbihan*.

Quatrième conférence annuelle Broca. — Cette année, la *Société d'anthropologie* a entendu M. Mathias Duval, qui a traité de *l'Aphasie depuis Broca*. On sait que Broca a découvert que la troisième circonvolution frontale gauche est l'organe cérébral de la parole articulée; que les lésions destructives de cette circonvolution produisent l'aphasie; des découvertes postérieures ont permis de préciser les points dont la lésion entraîne une des formes de l'aphasie, c'est-à-dire supprime soit la faculté de comprendre le langage parlé, soit celle de lire, de comprendre l'écriture, soit celle d'écrire, soit celle du langage articulé. L'œuvre de Broca est confirmée *sans exception* par tous les travaux anatomiques; elle prend une extension de plus en plus considérable. « Les rouages de la pensée et de son expression nous apparaissent désormais comme une série d'organes cérébraux distincts; et nous pouvons concevoir les enchaînements de leur action. » (La conférence de M. Mathias Duval est publiée dans la *Revue scientifique*, n^o 25, 17 décembre, Paris, 111, boulevard Saint-Germain.)

Bureau de la Société d'anthropologie de Paris pour 1888.

	MM.
Président.	POZZI.
1 ^{er} vice-président.	MATHIAS DUVAL.
2 ^o vice-président.	A. HOVELACQUE.
Secrétaire général adjoint.	G. HERVÉ.
Secrétaires annuels	{ FAUVELLE. A. DE MORTILLET.
Conservateur des collections	CHUDZINSKI.
Archiviste.	DALLY.
Trésorier.	DE RANSE.
Commission de publication.	{ DUREAU. LAGNEAU. MAGITOT.

OUVRAGES OFFERTS

- Matériaux pour l'histoire de l'homme*, 3^e série, t. IV, novembre 1887.
Bulletin de la Société géologique de France, nos 7 et 8, année 1887.
Annuaire statistique de la ville de Paris, 1885.
Tableaux mensuels de statistique de la ville de Paris, août et septembre 1887.
Bulletin hebdomadaire de statistique de la ville de Paris, nos 48, 49, 50, 51 et 52.
Bulletin de la Société de géographie de Toulouse, n^o 11, année 1887.
Bulletin de la Société d'anthropologie de Bordeaux, 3^e et 4^e fascicules, juillet à décembre 1886.
Comptes rendus de la Société de géographie de Paris, nos 14, 15 et 16, année 1887.
Proceedings of the Asiatic Society of Bengal, juin, juillet et août 1887.
Annual Report of the curator of the Museum of comparative zoology, 1886-1886.
 Dr TATY, *Étude clinique sur les aliénés héréditaires*.
 Dr HAMY, *Étude ethnographiques et archéologiques sur l'exposition de Londres*.
 Dr COLLIGNON, *Carte de la répartition de l'indice céphalique en France*.
 Dr MANTEGAZZA, *Archivio per l'antropologia e la etnologia*, XVII^e vol. 1^{er} fascicule.
 Dr COLLIGNON, *Étude sur l'ethnographie générale de la Tunisie*.
 DE PAUW et JACQUES, *Le cimetière de Søastingen*.
 JACQUES et STORM, *Notes sur l'ethnographie de l'Afrique équatoriale*.